

Assez, M. Falb

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 16

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192895>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Assez, M. Falb.

Serait-il possible qu'après une série d'aussi beaux jours que ceux dont nous jouissons, le professeur Falb osât nous prédire encore un retour de froid ? Non, il faut qu'il nous laisse la paix. S'il tient absolument à une nouvelle *rebuse*, s'il lui reste dans son sac quelques bourrasques, qu'il les garde pour Berlin ; elles n'auraient d'ailleurs aucun succès dans nos contrées que le soleil inonde de clartés ; où les prés étalent leur tapis vert tendre, où les fleurettes sourient sur tous les tertres et dans tous les vergers.

Seule, la vigne a l'air attristé ; comme un enfant qui vient au monde, elle pleure à l'entrée de cette nouvelle existence que lui apporte le printemps ; elle pleure, et ses larmes abondantes, après avoir perlé pendant quelques instants au sommet du sarment fraîchement taillé, coulent sur le cep moussu.

Mais cette tristesse n'est qu'apparente, ces larmes sont des larmes de joie ; cette sève abondante va se transformer en bourgeons, remplis de promesses pour le vigneron ; elle va bientôt couronner de pampres nos riants coteaux.

Et comme le Lausannois se réjouit à cet air tiède et vivifiant du printemps, au parfum des premières violettes, aux gracieux sourires des primevères et des pâquerettes dans les sentiers ! C'est avec joie qu'il voit arriver la fin de la semaine pour laisser un moment le bureau ou l'atelier et aller n'importe de quel côté, pourvu qu'il voie des prés et des rameaux verts, qu'il se sente, en un mot, en pleine campagne.

N'a-t-il pas, en effet, son chapeau des dimanches,
 Son habit bleu qui vient expirer sur ses hanches,
 Bonne mine, un teint frais, rasé dès le matin,
 Et de l'argent pour boire au cabaret voisin ?

J. OLIVIER.

Ah ! vous seriez mal venu, je crois, le samedi soir, à lui parler de M. Falb et de ses *rebuses* ! Et cela se conçoit : quand on prend du soleil on n'en saurait trop prendre.

Du reste, les hirondelles nous sont revenues, et la présence de ces gentilles messagères de la belle saison en dit plus, pour nous, que toutes les prévisions du savant berlinois.

Un de nos abonnés de Lausanne nous écrit :

Pour faire pendant à l'article que vous avez publié dernièrement sur l'emploi abusif des temps du *subjonctif*, je prends la liberté de vous envoyer la *demande en mariage* suivante, faite par un professeur de grammaire. Elle a déjà été publiée plusieurs fois, c'est vrai, mais elle est si amusante qu'on la relira peut-être avec plaisir.

Mademoiselle,

Pardonnez à la *proposition* que je prends la licence de vous faire de m'accepter pour votre humble *adjectif*. Il est *positif* que je me trouverais heureux au *superlatif*, si vous daigniez vous rendre à mes vœux, quoique, par caractère, je ne sois pas très *démonstratif*. Je sais que je ne suis ni la *première*, ni la *seconde*, ni la *troisième personne* qui vous ait recherchée ; mais soyez certaine que nul ne vous aime autant que moi et que je vous serai fidèle tant qu'il me restera une *particule* de raison, et jusqu'à l'*article* de la mort ; que je n'aurai jamais avec vous le *verbe* haut, que je ne prendrai de la vie le ton *impératif*, et que vous pourrez avec moi, si nous sommes un jour en *accord*, prendre les *modes* de tous les *genres*. Je n'y trouverai à redire dans aucun *cas* et ne suivrai, enfin, d'autre *règle* que celle de vos désirs ; votre bonheur sera *parfait* : vous n'aurez jamais *sujet* de vous plaindre du *régime* que je vous ferai suivre. Le *présent* et le *passé* vous sont un sûr garant que je ne suis pas un *futur* qu'il faille dédaigner. Je suis un homme *actif* ; je travaille beaucoup ; j'ai une petite aisance et ne suis grevé d'aucun *passif*. Si votre résolution à mon égard ne *participe* pas des vœux que je vous ai exprimés, votre *nom* n'en sera pas moins dans tous les *temps* mon seul *vocatif* jusqu'à la mort, l'unique *ablatif* de toutes les choses.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Trois verres de vin.

Dans un joyeux festin dont j'ai triste mémoire,
 A côté d'Isabeau le sort m'avait placé ;
 Yeux louches, nez camard, bouche immense et peau noire,
 Voilà, dans un seul vers, son visage tracé.

Son humeur répondait à sa triste figure
 Que bons plats et bon vin, seuls, pouvaient déridier ;
 A table, elle savait remplir outre mesure
 Son assiette, sa coupe, et surtout... les vider.

Par malheur, entre nous, était une bouteille
 Du jus le plus exquis qu'ait produit le raisin,
 Qui d'un monstre hideux ferait une merveille
 Pour qui le sablerait près d'un pareil voisin.

Le premier verre bu, jugez de ma surprise !
 Les deux yeux d'Isabeau me parurent d'accord,
 Son nez se redressa, sa peau devint moins bise
 Et sa bouche sourit moins grande que d'abord.

Je bus un second verre et je la vis parée
 De grâces qui semblaient sortir de la liqueur ;
 Puis un troisième, hélas ! et mon âme égarée
 Sollicita sa main et lui livra mon cœur.

Elle devint ma femme !... Oh ! depuis cette époque,
 J'ai pris Bacchus en haine et la vigne en horreur ;
 Je ne bois plus de vin, son odeur me suffoque,
 Et l'aspect d'un flacon fait naître ma terreur.

La vérité n'est pas dans le jus de la treille ;
 Si les Grecs la cherchaient jadis au fond d'un puits,
 On la trouve encor moins au fond d'une bouteille :
 Dans ce maudit festin, je l'ai bien vu depuis.

Pour choisir une femme, ayez un œil sévère,
 A la saine raison empruntez son flambeau,
 Car si pour sa lunette on veut prendre son verre,
 On risque, ainsi que moi, d'épouser... Isabeau ! !

J. PETIT-SENN.

Chez le peintre David.

Nous retrouvons, dans un ancien journal français, cette amusante histoire. Le peintre David travaillait au grand tableau du sacre de Napoléon I^{er}. On sait que l'empereur n'avait pas la patience de poser ; mais il y avait dans l'atelier un jeune Genevois nommé Lissignol, qui ne manquait pas de talent, et dont la ressemblance avec l'empereur était si grande qu'il n'était plus connu que sous le nom de Bonaparte. Aussi le peintre n'eut-il aucun scrupule de le faire poser à la place de son héros.

Un jour, Lissignol posait ainsi revêtu du grand costume du sacre, de la couronne, du manteau de velours et d'hermine, des sandales, etc. Soudain, la porte s'ouvre à deux battants et la voix d'un huissier annonce l'empereur !...

A ce mot, l'empereur de circonstance, le faux Smerdis, Lissignol, relève lestement la queue de son manteau d'hermine, enfonce sa couronne sur sa tête et prend son élan par la première issue qu'il rencontre.

Il était temps, Napoléon entrait dans l'atelier.

Le pauvre modèle, dans sa précipitation, se trompe de chemin, débouche dans une grande galerie, la traverse, se jette dans un corridor, et descend un magnifique escalier qu'il ne reconnaît plus...

Aussitôt des cris se font entendre,